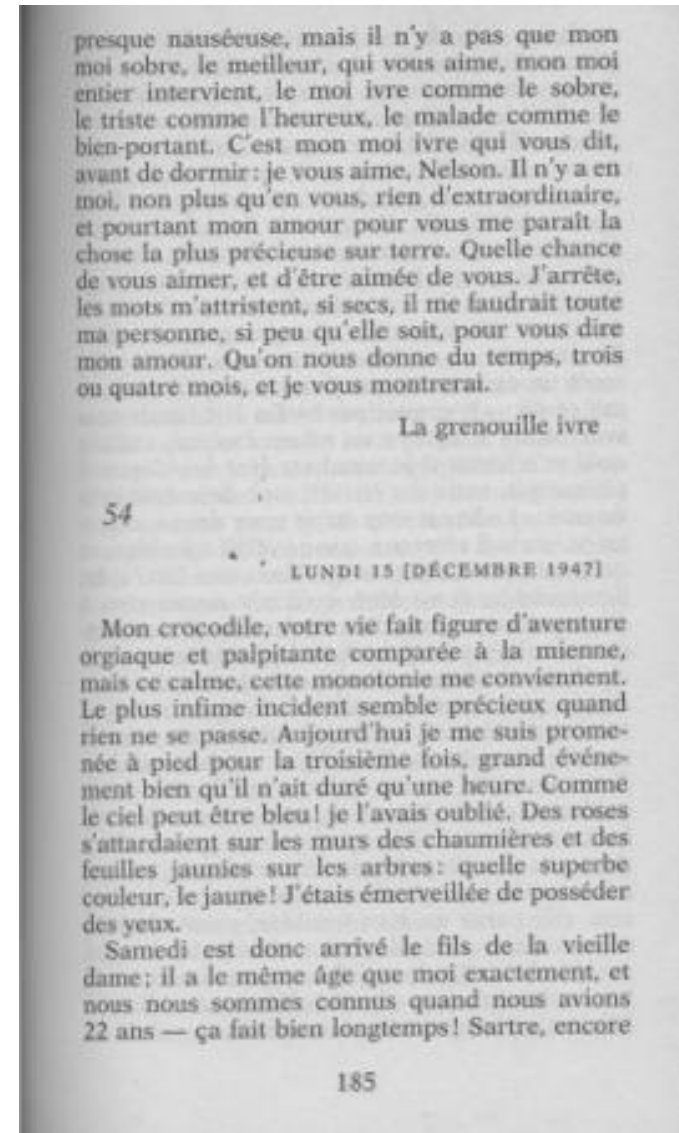


Annexes

- Annexe 1 : Lettre à Algren du 15 décembre 1947¹.



¹ BEAUVOIR Simone de, *Lettres à Nelson Algren: un amour transatlantique, 1947-1964, op. cit.*, p. 185-192.

étudiant, donnait des leçons particulières pour gagner du sou et l'avait comme élève. La vieille dame, alors opulente, pouvait se permettre de prendre des professeurs privés pour son paresseux sot de fils. C'est ainsi que Sartre fit connaissance avec elle, et moi à travers lui; nous sommes devenus grands amis de la mère, et bons camarades du fils. Un épisode lié à lui m'avait stupéfiée, je me souviens: je dormais chez sa mère comme parfois quand je m'attardais trop, lorsqu'il entra dans ma chambre et me demanda en riant s'il pouvait s'allonger près de moi; j'étais si jeune et si bête, à mes yeux c'était tellement un camarade, que j'ai pensé qu'il plaisantait et dit: « Pourquoi pas? » En fait j'étais sans voix. Alors il exhiba un vilain foulard, cadeau qu'il m'offrirait si je couchais avec lui. Certes il plaisantait, mais il s'étendit tout de même près de moi. « Le lit est trop étroit pour deux », objectai-je, mais il rétorqua que ça allait très bien, et commença à me caresser. « Vous êtes fou? », lui demandai-je, il vit bien qu'il n'y aurait rien à faire, même au prix d'un foulard, et il s'en alla. Comme il n'y avait jamais eu le moindre soupçon de flirt entre nous, j'en restai abasourdie. Des années passèrent, il partit pour l'Argentine où sa mère possédait de vastes propriétés et y mena une vie d'ermite au fond d'une *estancia* perdue. Il se maria: sa femme (jolie et intelligente Juive médecin) et lui s'aimaient, et pourtant leur vie fut un enfer, car elle ne supportait pas de vivre dans une pareille solitude, elle en développa une névrose. Un jour que deux amis déjeunaient chez eux, elle parut un rien troublée, passa dans la salle de bains d'où elle revint, riant à demi: « J'ai avalé la bouteille de strychnine pour les rats. » Il haussa les épaules: « Quelle plaisanterie idiote! » Elle: « Ce n'est pas une plaisanterie, va voir! » Et

elle s'affola: « Aidez-moi, je ne veux pas mourir! » On appela un médecin, et elle-même, l'étant de son côté, indiqua qu'il fallait lui faire boire du lait et du chloroforme. À la fin de la journée elle était morte dans d'atroces souffrances. Quand les gendarmes enquêtèrent sur le suicide, ils exigèrent un pot-de-vin du mari pour ne pas l'accuser de meurtre; il refusa et fut quelque temps soupçonné de l'avoir assassinée. On rouvrit la tombe pour examiner l'estomac de la morte, on trouva de la strychnine; les sales flics furent coffrés et le pauvre type abandonné à lui-même, pas bien heureux. Il y a douze ans, il revint en France où il tomba à moitié amoureux d'une autre femme, à moitié seulement, il ne souhaitait pas la ramener avec lui en Argentine, mais elle se précipita sur le bateau, romantiquement, comme il s'éloignait du quai. Notre ami dut télégraphier à ses parents pour qu'ils envoient de quoi payer son passage. Il l'épousa et en eut deux enfants, mais c'était un mariage d'intérêt, elle s'est toujours montrée froide, indifférente envers lui, qui de son côté passait sa vie dehors en compagnie de sa petite fille qu'il adore. Très gentil avec elle au début, marqué par le souvenir de la mort tragique de sa première femme, il en vint progressivement à la haïr. À présent il veut la quitter et qu'elle lui fiche la paix. À leur arrivée, c'est à peine s'ils échangeaient un mot. Elle est assez belle, d'une beauté figée et triste. Lui m'a fait une drôle d'impression: je gardais le souvenir d'un jeune garçon, c'est maintenant un homme, presque un vieil homme: il ne voulait pas nous parler, s'imaginant qu'il aurait l'air idiot, sauvage et péquenot, mais quand il a constaté que nous étions contents de le revoir, il s'est égayé, et il m'a demandé si je me rappelais cette nuit où nous n'avions pas couché ensemble. « C'était

parce que le foulard était trop laid», ai-je dit, un peu mal à l'aise d'en parler, surtout en présence de sa belle femme froide. Nous avons organisé un voyage en Amérique du Sud, il est redevenu aussi amusant qu'autrefois et nous avons trinqué de bon cœur jusqu'à deux heures du matin. Il a repris l'avion pour l'Argentine, laissant ici femme et enfants, et sa mère tourneboulée par toute l'histoire.

MARDI

Je me réjouis que, vous transformant en « existentialiste du cru », vous ayez fait mordre la poussière à Bromfield; par contre ce fut avisé de ne pas discuter avec Jean Wahl. Oui, je le connais très bien, puisqu'il a été mon professeur en dernière année de faculté; j'avais 21 ans et lui était membre du jury d'agrégation, l'examen que je devais passer pour devenir moi-même professeur. C'est un petit Juif ultraérudit mais d'intelligence confuse, purement abstraite, sans rien d'humain, l'intelligence typique de ces sortes de monstres que sont fréquemment les professeurs. Pendant la guerre les Allemands l'ont emprisonné à Drancy, un camp où les Juifs attendaient la déportation; là, à demi fou, il dormait sous un grand parapluie. Je ne sais par quel miracle on l'a relâché, et il s'exila en Amérique du Sud d'où il est revenu après la Libération. Par ailleurs, quoique nettement porté sur les hommes, il a trouvé moyen d'épouser une très jeune étudiante à lui, aussi immense qu'il est minuscule, et de lui faire deux enfants (les a-t-il faits? disons qu'elle a fait deux enfants). C'est bien la paire la plus comique que j'aie vue. Sur l'existentialisme il n'est pas si fort qu'il le prétend (pas fort pour un professeur, bien entendu, ce qui serait encore

beaucoup trop pour un « jeune du cru »), il a fait des avances à Sartre, moi je n'ai pas, intellectuellement, grande opinion de lui, nous avons gardé nos distances et à l'heure actuelle sommes plutôt en froid. Je dois vous prévenir aussi qu'absolument personne ne le comprend, aucun étudiant ne l'a jamais compris, je crois qu'il ne se comprend pas lui-même et certes il aurait été ardu pour vous d'engager une discussion avec ce phénomène.

Mon chéri je suis ravie que nous ayons eu la même idée en même temps: n'allons pas à La Nouvelle-Orléans. Mais le Mexique ne vaut-il pas mieux que l'Amérique centrale? Un ami qui en revient, et m'a envoyé des cartes de là-bas, ne tarit pas sur sa beauté, je meurs d'envie de voir ce pays. Si vous l'avez déjà visité et ne tenez pas à y retourner (bien que ce soit immense, et que sûrement il reste des tas d'endroits inconnus de vous), nous pourrions faire un compromis: le Guatemala et le Mexique, qu'en dites-vous? Si vous insistez pour l'Amérique centrale seule, je ferai ce qui vous plaît parce que je vous aime.

Oui, je vous aime, mon amour. J'avais l'intention de vivre jusqu'à 80 ans, mais puisque vous mourrez à 77¹, je veux mourir dans vos bras à 78. Je vous sacrifie deux grandes années de ma vie, êtes-vous reconnaissant? Que nous voyagions à travers le vaste monde ou que nous demeurions dans notre repaire à chèvres, deux projets me tiennent à cœur: vous apprendre le français sérieusement, une heure par jour pendant trois mois et vous en saurez long. Et vous raconter des histoires sur moi, enfance et tout. J'aimerais que vous me connaissiez mieux, mais comme vous ne

1. Une voyageuse allemande avait prédit à Algren qu'il vivrait jusqu'à 76 ans, et non 77. Il mourra en fait à 72 ans.

posez jamais de questions, j'ai peur de vous assommer. Bon, je vais vous éclairer tout de suite sur un point: en réalité, je *peux* cuisiner. Au début de la guerre, j'étais professeur et gagnais peu d'argent, et mon amie californienne qui n'était pas encore californienne, qui n'était rien, comptait sur moi pour l'entretenir, alors j'ai loué une chambre avec cuisine et pendant trois ans j'ai tout cuisiné pour l'amie, Sartre et moi-même. En un sens c'était facile parce qu'on ne trouvait strictement rien, sauf des navets, des choux, des nouilles et des patates de temps en temps, nourritures se cuisant simplement à l'eau. La seconde année, la vieille dame envoyait de la viande une fois par semaine et j'ai même reçu quelquefois des amis à dîner dans la chambre rose. C'était facile mais en un autre sens plus difficile que ça ne l'est pour vous; en effet, la viande arrivait toujours un tant soit peu pourrie et je devais ruser pour que personne ne perçoive le sale goût vicié. Quant aux nouilles, elles grouillaient de vers, les haricots de charançons, c'était un vrai travail de les trier. Et puis, tout en préparant les choux à l'eau, il fallait affirmer hautement qu'ils étaient au beurre. Le gaz manquant, j'enfouissais la soupe et le chou dans mon lit quand la cuisson avait commencé pour qu'elle s'achève sans en dépenser. Il y en avait des problèmes, vous voyez, le premier consistant à dénicher le chou, et je ne suis pas peu fière parce que, sans y avoir consacré un temps fou, je nous ai fait vivre comme ça, sans trop nous amaigrir ni nous affaiblir, pendant trois ans. La dernière année, je partais en train et à bicyclette jusqu'à 100 km de Paris pour acheter de la viande et des champignons et les rapporter à ma mère et aux amis; une fois même j'y suis allée avec Sartre, qui était un ange, ne se plaignait jamais des navets ni de la viande ava-

riée et m'aidait tant qu'il pouvait, et au retour des avions anglais et américains ont mitraillé le train; beaucoup de voyageurs ont été tués, d'autres saignaient abominablement. Des wagons émanait une odeur de viande de boucherie (tout le monde, comme nous, revenait de la chasse au ravitaillement) et ce mélange d'odeurs, sang humain et viande de bœuf, n'était guère réjouissant; ça ne l'a pas été non plus de continuer notre chemin en abandonnant les morts et les blessés dans une petite gare et en redoutant un nouveau raid. Ça se passait tout à la fin de la guerre, quand vous essayiez de stopper les trains et d'anéantir les locomotives, comme vous deviez le faire, personne ne s'en indignait, on était seulement un peu effrayé. Ce fut ma dernière expédition. Pendant la semaine de la Libération, le gaz ayant totalement disparu, nous cuisinions sur des feux de papier journal, en les alimentant sous la casserole jusqu'à complète cuisson des nouilles, tâche longue et fastidieuse. Eh bien, cette vie a duré trois ans, j'en avais fait un jeu, qui m'amusait; maintenant que le jeu n'a plus de raison d'être, je déteste cuisiner peut-être plus qu'avant. Mais si vous tombez malade dans les déserts du Guatemala, incapable de préparer les repas, je retrouverai mon efficacité, je *pourrai* m'y remettre. Et vous pourrez vous moquer de moi, gentil bêta, tout votre saoul. Tant que vous m'aimerez, vous pourrez rire de moi, je ne suis pas si sotté, ce n'est pas ainsi que vous me blesserez. Vous ne m'auriez pas blessée non plus en accompagnant cette journaliste aux abattoirs. C'est pourtant une arrogance insensée de sa part de vous avoir fixé rendez-vous au «Petit Café» qui m'appartient. N'y a-t-il rien de sacré sur terre?

Au revoir mon chéri, je suis morte de fatigue

après cette longue lettre qui succède à sept heures de travail sur mon livre. Ah! j'ai oublié! je suis très contente que vous avanciez le vôtre, il doit avoir pris tournure au printemps, que je puisse le lire, et que nous profitions de vraies vacances. Nelson, mon mari, ce n'est plus si loin, nous voici quasi à mi-chemin. Vous êtes si gentil, mon chéri, quelquefois je prononce simplement ces mots dans mon cœur: il est si gentil, mon gentil bien-aimé. Sentez aussi comme je suis gentille. Je vous embrasse, un long long baiser, heureux et gentil.

Votre Simone

55

JEUDI (18 DÉCEMBRE 1947)

Mon bien-aimé crocodile. Un peu de critique littéraire puisque je ne fais strictement qu'écrire et que lire — si ce n'est manger des crêpes, mais qu'en dire? Je les mange tantôt salées, tantôt sucrées, ou encore flambées. Écoutez plutôt comme je m'instruis avec zèle sur le pays de mon mari. J'adore toute lecture américaine parce qu'elle me rapproche de vous. Avez-vous remarqué dans un *Atlantic Monthly* de cette année la correspondance de Thomas Wolfe? Elle m'a beaucoup plu. Il s'adresse à des amis, surtout à un ancien professeur, et s'explique sur certains de ses livres et sur le sens de l'écriture en général, dans un style infiniment plus simple que celui de ses romans. Le numéro de mai-juin de *Politics* vous enragerait: il est consacré à Wallace et très méchant pour lui. Le directeur de la revue et auteur de l'éditorial, Dwight Mac Donald, fait partie de cette catégorie de gauchistes qui se

- Annexe 2 : Lettre à Algren du 24 janvier 1948².

analogue, nous l'aurions défendu, j'ai trouvé que Koestler se montrait vraiment inamical, mon amie a été du même avis, j'ai même dû l'empêcher de le battre, je suis partie en insultant le R.P.F. et aussi un peu Koestler. Le lendemain le R.P.F. a envoyé une lettre d'excuses, on l'avait trompé, soi-disant, il savait maintenant que jamais Sartre ne s'était vendu corps et âme au R.P.F. En revoyant Koestler ce soir, nous lui avons sorti sur son compte des vérités saignantes d'un ton mi-figue mi-raisin, il a pris son air puéril et traître; au total c'est un pourri. Il part pour les États-Unis en mars donner des conférences, peut-être le rencontrerez-vous à Chicago, je ne crois pas qu'il vous plaira.

Il se fait tard. Je travaille bien, j'attends le printemps, je pense à vous, c'est ma première pensée le matin quand j'ouvre les yeux et la dernière le soir quand je les ferme. Je vous embrasse aussi bien que je peux et aussi longtemps que vous voulez.

Votre Simone

65

SAMEDI [24 JANVIER 1948]

Mon mari. Vous me rendez aussi heureuse avec vos mots qu'avec vos baisers, vous savez ce que ça signifie. J'ai eu votre lettre et la journée m'a semblé magnifique. J'ai beaucoup de chance de vous avoir rencontré, mon chéri.

Je n'étais pas une petite fille tellement à plaindre, vous savez! Certes, l'année que j'ai évoquée n'a pas été la meilleure de ma vie, mais mon enfance, par contre, a été très heureuse. Jusqu'à douze ou treize ans, j'idolâtrai mon

228

père que je croyais très intelligent. Il me faisait la lecture, s'occupait beaucoup de moi et s'enorgueillissait de mes succès scolaires. J'adorais étudier, lire, j'avais une amie¹ que j'aimais d'un profond amour (sans rien de sensuel), de tout mon cœur et de toute mon âme, je croyais en Dieu, convaincue qu'il me chérissait. La campagne, mes études, les livres, mes camarades, le printemps, l'automne, dormir, manger, prier, un lieu de bois, une promenade, tout me procurait d'intenses plaisirs. De quatorze à vingt et un ans, évidemment, ça n'allait plus si bien. J'ai commencé à mépriser mon père et ma mère (qui le méritaient), je ne croyais plus à aucun dieu, j'aspirais à davantage qu'à des lectures et des pommes, je suis tombée amoureuse (cette fois encore sans rien de physique, c'était une inclination de cœur et d'âme) d'un cousin de mon âge; lui avait une certaine affection pour moi, sans se soucier autrement de la « pauvre chose » que j'étais. J'en vins même à haïr ma famille, et à me sentir très malheureuse à propos du cousin, qui disparut en Afrique faire son service militaire. C'est à cette époque que correspond la mine désolée de ma photo. Ce ne fut cependant jamais l'horreur totale parce que j'étais jeune, parce que j'attendais beaucoup de la vie et que je savais que je l'obtiendrais. La dernière année (je veux dire ma dernière année d'étudiante habitant chez ses parents), l'année de la pitoyable photo, je travaillais comme une forcenée toute la journée, et aussi le soir à la maison. Mais je trouvais moyen, je ne me rappelle pas comment, de me procurer un peu d'argent (en le fauchant, je suppose) et quelquefois je m'aventurais dans de minables cabarets où je buvais des verres en prétendant

1. Zaza. Voir *Mémoires d'une jeune fille rangée*.

229

² *Ibid.*, p. 228-231.

être une prostituée (personne n'en croyait un mot). J'eus quelques vilaines aventures avec des types, qui auraient pu mal tourner, mais avec ma tête je n'avais pas grand-chose à craindre et ils ne m'embrassèrent même jamais. Puis je réussis brillamment au concours et décidai de quitter ma famille, de m'installer de mon côté en gagnant moi-même ma vie; je louai une petite chambre. Deux désastres se produisirent: un, le cousin bien-aimé revint du Maroc et me déclara qu'il se mariait, par pur intérêt; deux, mon amie si chérie mourut à vingt et un ans, d'une mort tragique, pathétique. Ça aurait pu être catastrophique pour moi, mais encore une fois j'eus de la chance, car c'est alors précisément que je rencontrai Sartre et ses amis. Plus âgés que moi de deux ou trois ans, ils connaissaient un tas de monde, et ma vie entière se métamorphosa. Sartre et moi commençâmes à nous attacher profondément l'un à l'autre, rien à voir avec mon «amour» pour le lointain cousin, c'était du réel, un lien qui transforma toute ma vie. Je vous en parlerai un autre jour, quand nous descendrons le Mississippi. Là j'ai juste voulu expliquer ma mine désolée. J'essaierai d'obtenir des photos de moi toute petite et vous les enverrai.

Je pars pour Berlin, en train, mercredi matin et reviendrai la semaine suivante, je vous écrirai une petite lettre avant. Bonne nuit, mon chéri, j'ai peur d'être trop heureuse, je ne comprends pas pourquoi j'ai eu tant de chance. Que le printemps vienne vite, que je tienne mon amour dans mes bras et dans mon lit. Ça arrivera.

Votre Simone

J'ai demandé ces photos d'enfance à ma mère, renvoyez-les soigneusement car elle n'en a pas

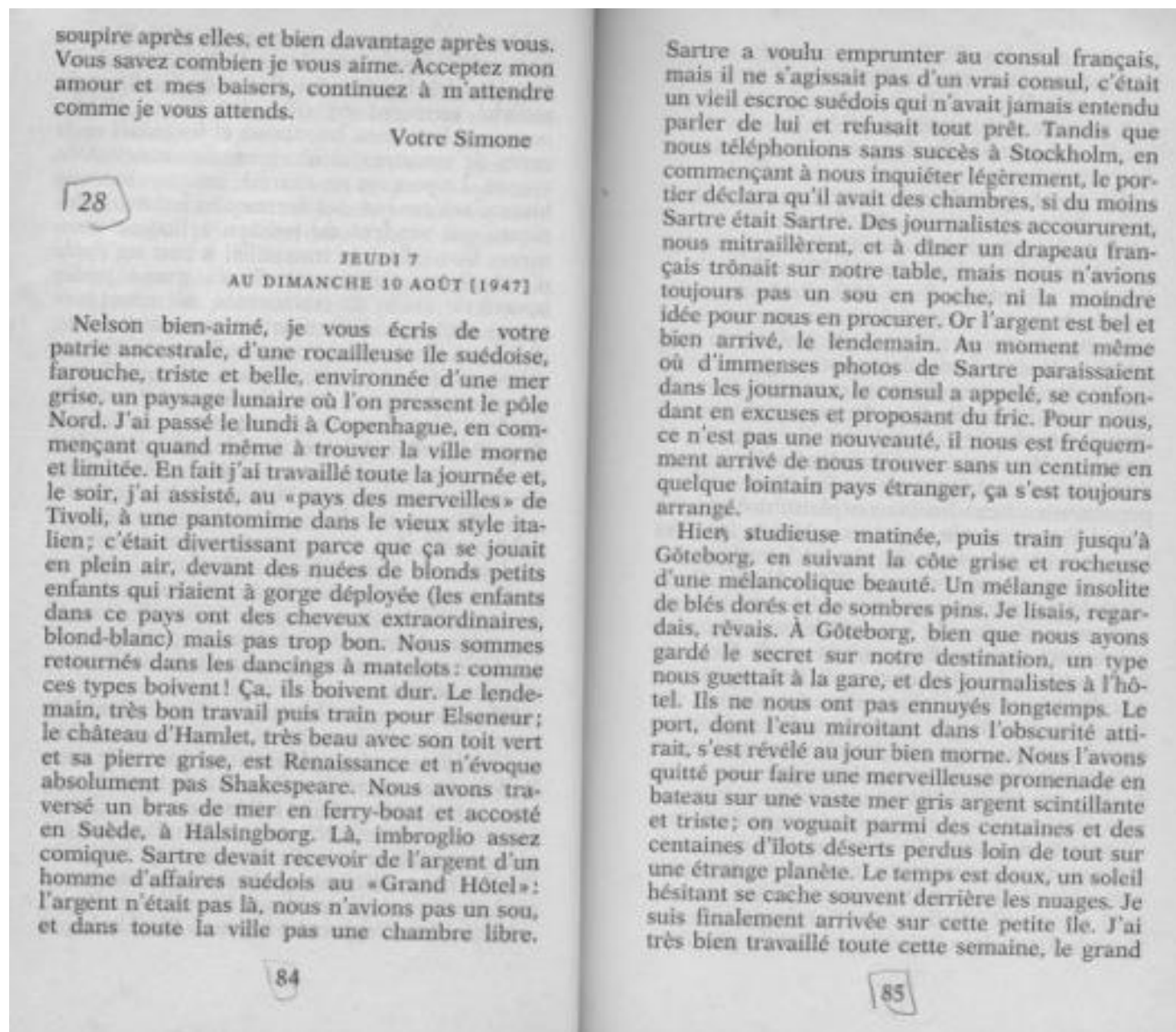
d'autres, et je lui ai promis qu'elles reviendraient. Regardez simplement le poussin dans l'œuf.

Je suis contente que vous aimiez bien *Le Sursis*.

Il tombe une sombre neige fondue, mon chéri, mais dans mon cœur lumière et chaleur persistent, celles du Mississippi et du ciel bleu du Mexique. Si ma prochaine lettre se fait attendre, ne pensez pas que je sois une méchante qui se joue d'un pauvre cœur provincial esseulé au point de lui faire réserver une cabine de bateau sur le Mississippi pour ensuite le laisser tomber avec un rire sec et sarcastique. Non. Simplement il doit être difficile de poster des lettres de Berlin, j'écrirai souvent mais n'enverrai rien avant mon retour. Je pars mercredi matin et n'arriverai qu'à 15 h le lendemain — un long voyage. Hier agréable soirée avec Richard Wright et sa femme, Sartre, mon amie russe malade et son mari qui est notre meilleur ami¹. Ellen est-elle la femme de Wright que vous connaissez? Elle n'est mariée avec lui que depuis sept ans, vraiment gentille, une des femmes les mieux que je connaisse. Nous sommes allés chez eux, dans un triste quartier riche, vers la fin de l'après-midi, boire du cognac et écouter des disques d'Armstrong et de Bessie Smith. Leur petite fille embellit toujours, elle est si vivante, si ardente qu'on

1. Jacques-Laurent Bost, qui venait de publier *Le Dernier des métiers*. Simone de Beauvoir et lui se sont connus en 1935. Voir *La Force de l'âge*.

- Annexe 3 : Lettre à Algren du 7 août au 10 août 1947³.



³ *Ibid.*, p. 84-87.

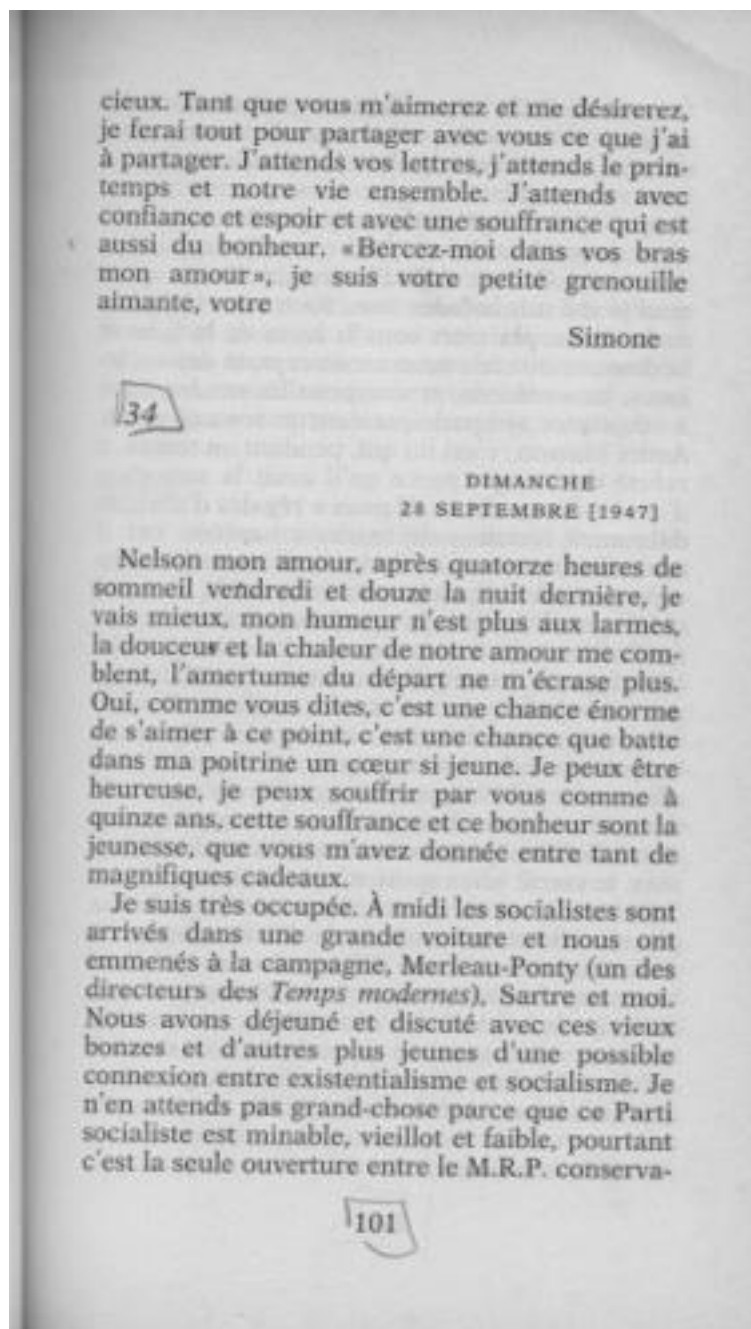
chapitre sur les femmes est achevé, je vais reprendre mon écrit sur l'Amérique. Je ne suis plus sommeilleuse, je ne bois plus, je suis détendue, tout me plait, et dans un mois je vous reverrai. J'aurai tant à vous dire, tant d'amour à vous donner.

J'ai passé deux bonnes journées, me levant assez tôt pour avoir quatre heures de travail avant le déjeuner, où je me régalaïs de poissons et d'akvavit, l'eau-de-vie locale. Me voilà de nouveau sur un bateau, il est 10 h du matin, nous venons de partir, un petit bateau avec de minuscules couchettes et pas trop de monde; je suis installée dans un fauteuil de pont, un grand soleil sur le visage, nous glissons lentement entre de vertes prairies et des bois. Le pauvre Sartre est interviewé par une dame qui l'a pourchassé jusque-là. Hier aussi sur l'île solitaire des journalistes nous ont photographiés. Que Sartre soit si populaire en Scandinavie est plutôt drôle, lui à qui en France tout le monde crache à la face. Ici son nom est une sorte de sésame, et même j'ai peur qu'on ne nous emmerde à Stockholm. De la capitale nous remonterons vers le nord, nous verrons des Lapons et le soleil de minuit sur les montagnes glacées. Personne ne parle français, je ne parle qu'anglais et comme le leur est pire que le mien, j'ai l'impression de manier ma langue maternelle. Je serai déconfitée à Chicago quand nous ne nous comprendrons pas, et vous prétendrez que c'est entièrement ma faute. Sachez que les Suédois ne vous ressemblent pas plus que les Juifs, j'ai l'impression que vous êtes un spécimen unique. Ce n'est pas très commode d'écrire dans le vent, mon écriture va être plus exécrationnelle que jamais. Organisons. Faites en sorte qu'il n'y ait ni «Folle», ni «Gendarme», seulement le Tigre dans la petite maison la première

soirée, et les suivantes d'ailleurs. Vous et moi seuls, et le Tigre. Sur ma venue à Chicago, secret absolu. Je veux aller une fois aux abattoirs, tout le monde m'a blâmée de ne pas l'avoir fait. Irons-nous admirer au musée les peintures françaises? Oh oui, et peut-être entendre du jazz. Mais le tourisme est secondaire, je viens visiter Nelson, le voir, l'embrasser et l'aimer. Le soir, restons chez nous à écouter des disques et boire du Réconfort Sudiste, bien que ma préférence aille au whisky. Vous me raconterez tout sur vous, je vous raconterai tout sur moi, et je vous apprendrai le français. S'il reste du temps, nous travaillerons, voilà mes plans. Quels sont les vôtres? J'espère que nous ne serons pas déçus l'un par l'autre, après en avoir tant attendu. Non, sûrement pas, mais je serai peut-être très fatiguée par les vingt-quatre heures de voyage et très bouleversée de vous revoir; si vous ne me trouvez pas conforme à vos rêves, froide, distante ou bête, ou pas élégante... patientez jusqu'au lendemain. Mon chéri, un point très important: quel temps fait-il à Chicago en septembre? Dois-je apporter des robes d'été ou de la laine? Et dites-moi, si vous désirez, en plus de moi, quelque chose de Paris. Nelson, mon amour, j'écris tout ça froidement, alors qu'en fait, quand je pense que je vais vous voir, vous toucher, la tête me tourne, mon cœur éclate. J'y pense sans cesse et parfois avec une violence insupportable, ma gorge se serre, ma bouche se dessèche. Ça va devenir vrai, dans moins d'un mois. Comme ce sera, Nelson, vous le savez.

Votre Simone

- Annexe 4 : Lettre à Algren du 28 septembre 1947⁴.



⁴ *Ibid.*, p. 101-105.

teur et le P.C., nous devons essayer de faire quelque chose avec eux et nous le ferons, nous aurons des réunions et des choses comme ça. Je vous raconterai.

Après j'ai rédigé quelques pages de mon *Amérique*, je voudrais l'avoir finie quand je reviendrai vous voir. Il était déjà l'heure de dîner, après quoi je me suis baladée avec Sartre sur les quais de la Seine, plaisants sous la lueur de la lune et la douceur du ciel; nous avons reparlé des socialistes, bien entendu, et sommes allés rendre visite à ce peintre sympathique dont je vous ai parlé, André Masson; c'est lui qui, pendant un temps, a refusé de manger parce qu'il avait la sensation d'avaler des couleurs. Il nous a régalés d'abracadabrantes histoires de maisons hantées, car il croit résolument aux fantômes et à tout ça mais sans en avoir l'esprit autrement troublé. Et aussi d'épisodes hilarants du surréalisme, mouvement qui fascinait dans sa jeunesse mais est à présent bien dépassé, exsangue et même mort. J'ai regagné ma chambre rose et vous ai écrit. Il reste encore un peu de votre whisky, les cigarettes turques, les allumettes géantes que vous m'avez offertes, et j'ai l'impression que je vais vous voir demain ou après-demain. Bon, le temps ne fait rien à l'affaire, je vous reverrai, j'entendrai votre voix, je verrai votre sourire, cela arrivera.

Demain je vous enverrai la traduction de ma pièce¹; elle a été montée en 1945, mon amie russe tenant le rôle de Clarice. Je sais qu'elle a beaucoup de défauts mais je voudrais que vous lisiez quelque chose de moi. Dites-moi franchement ce que vous en pensez, même si c'est qu'elle est infecte. Il est 6 h à Chicago, peut-être que vous tapez une nouvelle, je sais ce que vous

1. *Les Bouches inutiles*.

voyez de la fenêtre, je sais quel air vous avez. Ô mon amour, tâchez de ne pas vous marier d'ici au printemps, je veux si profondément, si passionnément, passer un grand temps avec vous, là où vous voudrez, comme vous voudrez, cela m'est égal. Dormir dans vos bras nuit après nuit, voir votre cher visage sourire matin après matin... Il faut que nous vivions cela. Nelson, il le faut, je ferai tout pour ça. Bonne nuit, mon bien-aimé, mon ami, mon mari, mon amant. Nous avons été heureux, nous serons heureux. Je vous aime, mon « jeune du cru », mon crocodile, mon Nelson.

MARDI

Les matins sont durs, mon amour, j'ouvre les yeux et vous n'êtes pas là. L'année dernière ma vie était pleine et riche, aujourd'hui tout est vide.

Bon. Hier comme je travaillais aux « Deux Magots », Koestler est passé, vous savez, l'auteur du *Zéro et l'Infini* et du *Testament espagnol* (ce dernier excellent). Je ne me rappelle pas ce que vous en pensez comme écrivain, je crois vous avoir raconté l'étrange nuit que nous avons passée avec lui, Sartre, Camus et moi: tous saouls, nous pleurions sur notre amitié et nos différends politiques, c'était très marrant. Je l'aime bien, ainsi que sa très jolie et gentille femme; nous sommes allés ensemble à une exposition Monet, Manet, Renoir, Toulouse-Lautrec, les mêmes que nous avons vus tous les deux au musée de Chicago, ça m'a tordu le cœur. Mais je ne vous ai pas raconté que l'année dernière j'ai couché une fois avec lui, expérience curieuse parce que tout en étant attirés l'un par l'autre, nous étions opposés par des « différends politiques », lui estimant que je n'étais pas assez anticommuniste. Ces oppositions ne me tracassent guère mais lui si,

elles l'ont incité à se montrer agressif, or je hais l'agressivité, surtout mêlée aux affaires sexuelles, si bien qu'il n'y a pas eu de seconde fois. J'ai quand même senti hier ceci: ce que vous m'avez dit un jour est vrai, on n'a pas à être « fidèle », au sens conventionnel, si on n'en a pas envie. En ce qui me concerne, je sais que je ne pourrais coucher avec personne jusqu'à ce que je vous retrouve. Je ne pourrais supporter les mains ni les lèvres d'un autre homme parce que ce sont vos mains et vos lèvres que je désire ardemment. Je serai fidèle comme une épouse exemplaire et conventionnelle uniquement parce que je ne pourrais faire autrement — telle est la vérité.

En retournant aux « Deux Magots » je suis tombée sur Jean Genet, le pédéraste-cambrioleur, qui a été très aimable et très drôle mais m'a empêchée de travailler; puis sur d'autres connaissances, bref j'ai perdu ma matinée. J'ai décidé de rester désormais le matin dans ma chambre et, en ce moment, je bois du thé avec pain et confiture et je vais travailler chez moi, ça vaut mieux.

Avec Sartre nous avons rencontré le type de la radio, nous aurons une demi-heure par semaine pour parler des affaires sociales et politiques à partir de samedi prochain. J'ai mentionné l'émission que vous avez réalisée avec Motley¹ sur la délinquance juvénile, les autres étaient enthousiastes, c'est précisément ce que nous devons faire sur l'antisémitisme, le colonialisme et tout ça. Mais ce sera beaucoup de travail même si nos jeunes amis nous aident. Non seulement les socialistes, mais les anarcho-syndicalistes maintenant nous demandent de les aider à formuler une idéologie, ceux-ci beaucoup plus intéressants

1. Willard Motley, écrivain noir américain, ami d'Algren, auteur de *Knock on any Door*.

parce qu'ils sont jeunes, audacieux et qu'ils en veulent. Hélas! toutes ces occasions d'agir concrètement, efficacement, arrivent au moment où il n'y a plus rien à espérer, tout le monde croyant qu'il y aura la guerre d'ici deux ans. Qu'en pensez-vous?

Paris est devenu enchanteur. Nous nous sommes assis à la terrasse d'un café boulevard Montparnasse, et avons discuté de Hegel que nous étudions en ce moment et qui est un philosophe très difficile. Tout aujourd'hui j'ai très bien travaillé, c'est la seule chose qui m'aide vraiment. Après être passée aux *Temps modernes* pour répondre au courrier, je me suis mise à mon livre. Le numéro de *Politics* où ont paru des articles de moi, de Sartre et de Merleau-Ponty est celui de juillet-août, lisez-le. J'ai un tas de choses à vous dire parce que je réfléchis beaucoup sur vous et moi, des choses gentilles, je vous les dirai demain. Au revoir, je vais mettre ça à la Poste. Il y a tant d'amour dans cette petite lettre que l'avion pourrait bien s'écraser. J'attends fiévreusement la vôtre.

Bonne nuit, chéri, je vous aime tant, il n'y a pas de mots pour le dire.

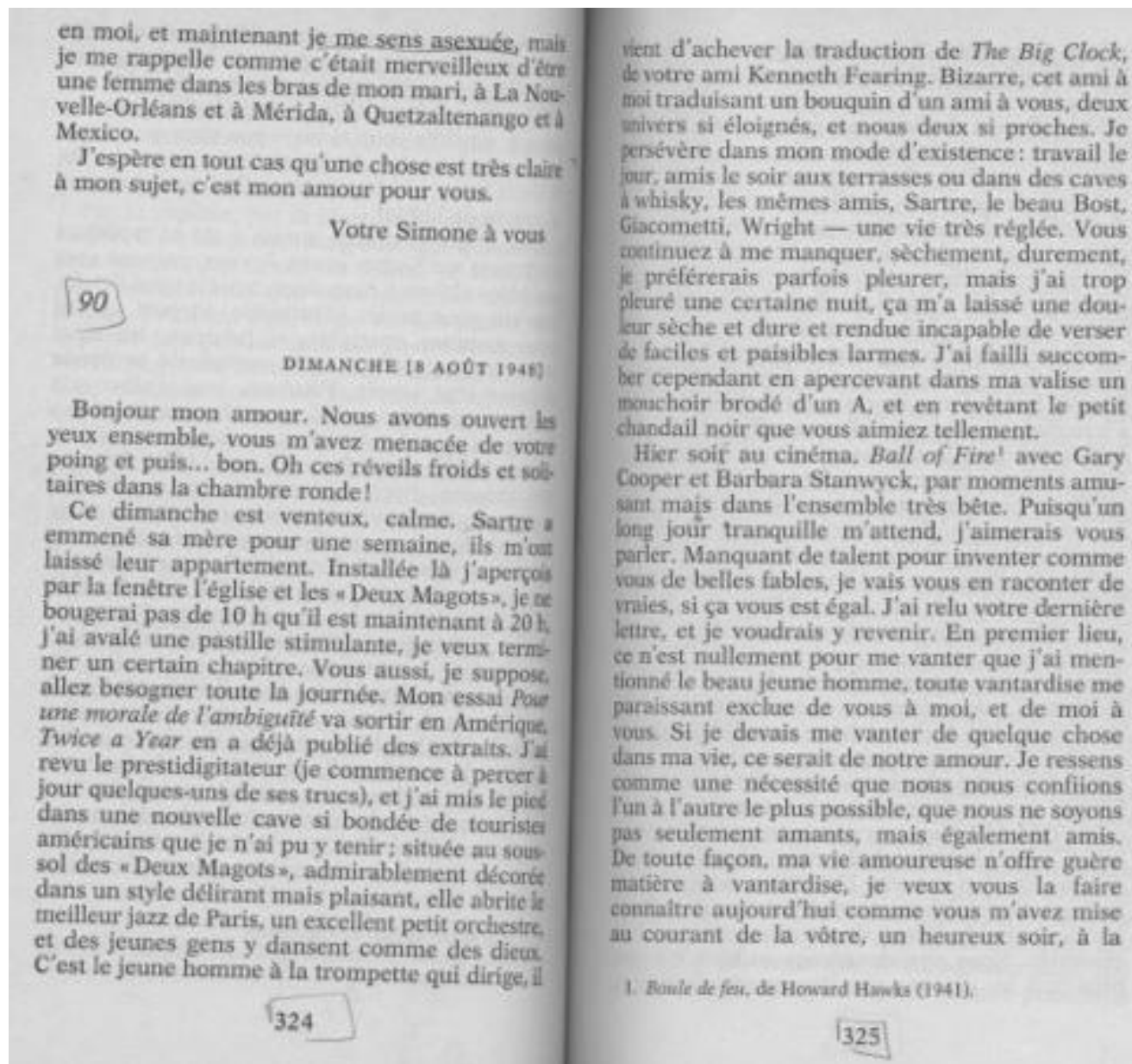
Votre Simone à vous

35

VENDREDI 3 OCTOBRE [1947]

Nelson mon amour, j'ai eu ce matin une gentille lettre, que j'ai lue avec amour, mais il faudra attendre une semaine avant d'en recevoir une autre, je sens amèrement combien vous êtes loin. Une fois vous m'avez demandé si j'étais du type femme-enfant ou du type femme raisonnable. Je

- Annexe 5 : Lettre à Algren du 8 août 1948⁵.



⁵ *Ibid.*, p. 324-329.

« Casa Contenta ». J'appartenais, je vous l'ai dit, à une famille petite-bourgeoise, catholique et surannée; on m'a élevée très strictement, m'interdisant la plupart des lectures, que je n'ai abordées librement qu'une fois étudiante, quand j'eus cessé de croire en Dieu. Je restais néanmoins tout ce qu'il y a de « morale ». À 17 ans, très amoureuse d'un cousin du même âge que moi, beau, intelligent, séduisant, je l'admirais d'être un homme; lui m'aimait bien, me révélait la littérature moderne et m'a aidée à m'affranchir intellectuellement de ma famille, mais il me « respectait » comme un jeune bourgeois « respecte » une cousine, et tant qu'à se marier, il épousa une riche, bête et laide vierge, après quoi il gâcha sa vie, s'ivrognant et rendant malheureux son entourage. Je connus donc le très banal amour d'une jeune fille idéaliste; son mariage fut un choc, mais ne m'affecta pas trop, car à ce moment précis, je fis la connaissance de nouveaux amis, étudiants comme moi, et parmi eux, de Sartre.

Très vite Sartre et moi nous attachâmes l'un à l'autre, j'avais 22 ans et lui 25, je lui donnai avec enthousiasme ma vie et moi-même. Il fut le premier homme avec qui je couchai, aucun auparavant ne m'avait même embrassée. Depuis longtemps nos existences se confondent, et je vous ai dit déjà à quel point je suis liée à lui, par un amour cependant qui se rapprocherait plutôt d'une fraternité absolue — sexuellement, ce ne fut pas une parfaite réussite, essentiellement à cause de lui, il n'est pas passionné par la sexualité. C'est un homme chaleureux, vivant, en tout sauf au lit. J'en eus vite l'intuition, malgré mon manque d'expérience, et peu à peu, ça nous parut inutile, voire indécent de continuer à coucher ensemble. Nous abandonnâmes au bout d'à peu près huit ou dix ans peu couronnés de succès

dans ce domaine. C'est alors qu'apparut le jeune et beau Bost, voilà dix ans. Beaucoup plus jeune que moi, il avait été l'élève de Sartre, qui l'aimait énormément. J'adorais faire de la marche avec lui, l'été, dans les montagnes. À cette époque il avait commencé une histoire avec mon amie russe, mais désirait laisser tomber; elle, de son côté, avait été mon élève, et je l'aimais bien, en un sens, mais avec moi comme avec lui, elle s'était conduite d'une façon très déplaisante. C'est le genre de femme qui exige trop des autres; dépendante de tout le monde, et dont tout le monde doit dépendre. Tant et si bien que lorsqu'au cours d'une randonnée dans les Alpes où nous dormions sous la même tente, Bost et moi eûmes grande envie de coucher ensemble, ça ne nous posa pas de problème. Jamais nous ne lui en avons soufflé mot, à elle. Bost voulait rompre, mais il n'a tout simplement pas pu, elle tenait déjà trop fort à lui, et il ne voulait pas lui faire de mal. Survint la guerre, ensuite elle tomba malade, et il se retrouva de plus en plus empêtré, il l'épousa et il vit avec elle, comme vous le savez. Cependant notre intimité à tous les deux ne s'interrompit jamais. C'était une relation plaisante, pas du passionnel, un sentiment sans jalousie ni mensonges, à la fois une grande amitié et une immense tendresse. Je me sentais comblée par ma vie, vous savez, il me semblait suffisant qu'elle contienne des rapports aussi profonds, à défaut d'autres formes d'amour. Pour ça je pensais avoir dépassé l'âge, et j'aurais pu continuer ainsi jusqu'à ma mort, travaillant et chérissant des gens qui me chérissaient. Et puis vous savez ce qui est arrivé. Sartre et Bost mis à part, j'ai, trois fois dans ma vie, passé une seule nuit avec des hommes, des amis que je connaissais déjà, qui m'attiraient bien qu'il n'y eût aucune possibilité

de nouer de véritable liaison avec eux. Quand je revins vous voir à Chicago, je prévoyais une aventure de cette sorte, vous me plaisiez, nous pourrions partager quelques jours agréables. C'est pourquoi je dis que vous m'avez piégée. Je ne m'attendais nullement à un amour, je ne pensais pas être séduite et vous ! vous m'avez rendue amoureuse de vous, fait revenir à Chicago, et vous aimer toujours davantage. Vous comprenez, maintenant, que j'étais obligée d'en parler à Bost, et comme j'ai tenté de l'expliquer, ce fut un peu la mort de quelque chose, quoique nous restions intimes, que je le voie très souvent, la plupart du temps avec Sartre, quelquefois avec sa femme, quelquefois seul. Lui et moi avons une longue histoire derrière nous, à laquelle je n'ai fait qu'allusion dans ma précédente lettre. Mais, comme vous l'avez senti, nos rapports n'avaient plus tout à fait la même intensité que les premières années, où ils ont été réellement passionnés.

Tout cela, Nelson, n'est qu'une autre manière de vous dire que dans vos bras j'ai connu un amour vrai, total, l'amour où le cœur, l'âme et le corps ne font qu'un. Il n'y avait pas de beau garçon l'année dernière, il n'y en aura pas cette année, il n'y en aura plus jamais, je suppose.

Voilà mon passé, chéri, voilà mon présent. Vous comprenez, pour moi maintenant tout se passe comme si j'avais une famille à Paris, je connais ceux qui la composent depuis si longtemps, et si intimement, ensemble nous avons traversé tant d'événements, les pires et les meilleurs, qu'ils constituent ma vraie famille plutôt qu'un simple groupe d'amis. Ma famille biologique ne signifiant rien pour moi, je m'en suis choisi une autre par moi-même. C'est un privilège, en un sens, de posséder une famille, elle vous aide à

vivre ; d'un autre côté, elle vous laisse à votre solitude, surtout quand vous aimez (à la folie), là elle n'aide plus. Je ne me rends pas compte dans quelle mesure vous me saisissez plus clairement, mais quand j'écrirai : « J'ai vu Bost, Sartre, Olga », j'aimerais bien que vous entraperceviez ce que je veux dire. Et j'aurai à en écrire, des lettres, avant d'abandonner les mots pour me confondre avec vous.

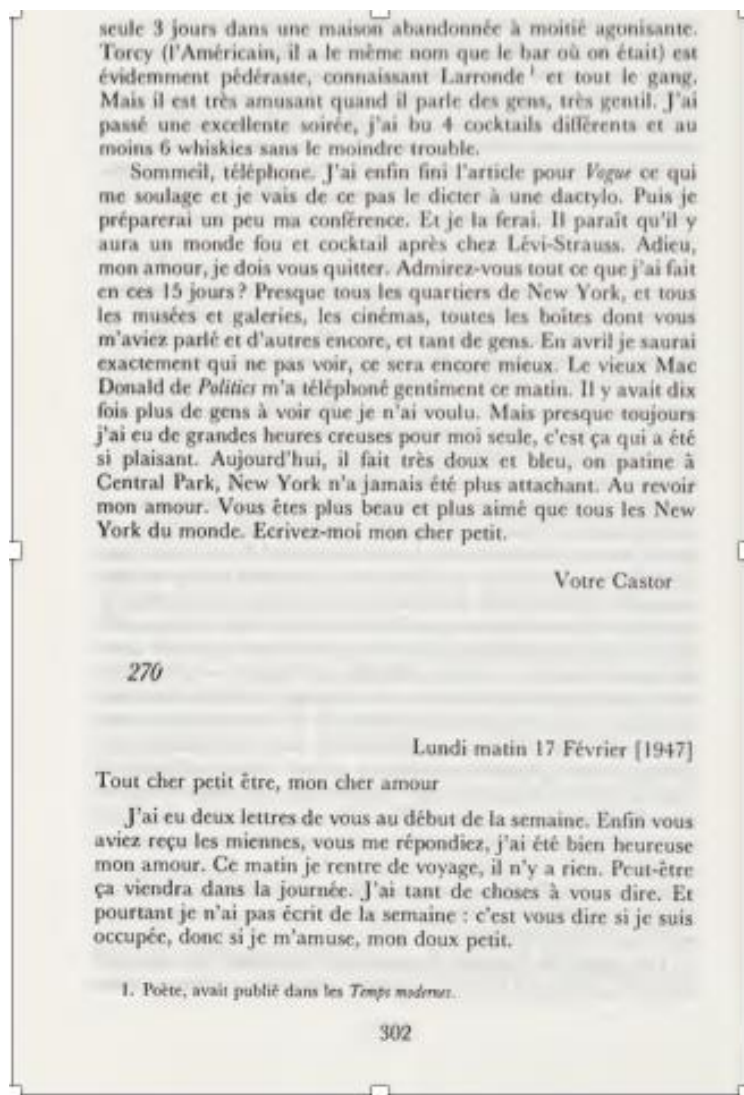
Au revoir Nelson, vous parler m'a soulagée. J'embrasse vos lèvres en rêve.

Votre Simone

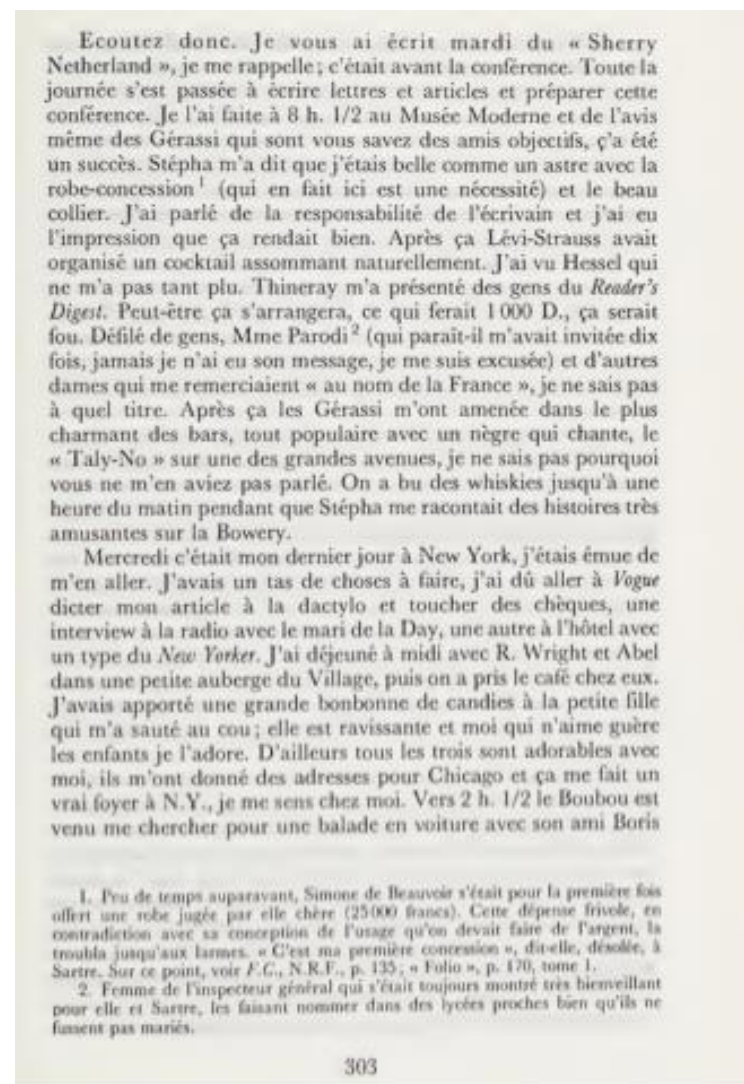
SAMEDI [14 AOÛT 1948]

Mon Nelson à moi. Merci de votre longue lettre et d'avoir joint celle de votre éditeur qui m'a intéressée et irritée. Il est vraiment con de reprocher à votre roman son manque d'optimisme et à vos personnages de « ne pouvoir être sauvés » : qui peut l'être ? Ils veulent de l'héroïque et du souriant ! C'est le genre de bêtises qui fourmillent aussi dans les journaux français, c'est l'une des plus fréquentes critiques adressées à l'existentialisme. J'espère que vous ne tiendrez aucun compte de cet argument. Par contre il est vrai que le livre gagnerait à être resserré, et qu'on doit savoir ce qui arrive finalement à Frankie. Mais j'aime bien le jeu de clair-obscur, la façon dont les faits les plus importants, le meurtre de Louis, par exemple, restent non dits, tandis que vous développez un événement annexe avec force détails ; je ne suis pas d'avis que vous sacrifiez ça pour plus de clarté, c'est le style de Faulkner et du vieux Meredith, un bon style, et vous savez ce

- Annexe 6 : Lettre à Sartre du 17 février 1947⁶.



⁶ BEAUVOIR Simone de, *Lettres à Sartre*, t. 2, *op. cit.*, p. 302-308.



qui conduisait et Stépha. On a traversé Triborough Bridge avec cette si belle vue sur New York ; et on a été à Long Island tout le long de la baie et à travers Queens, Flushing, Jamaica, ça m'intéressait énormément de voir ces immenses villes qui sont N.Y. sans l'être et les hauteurs et les campagnes des environs. Le retour au soleil couchant par Queensbridge était miraculeux. Je les ai quittés parce que je voulais me promener un peu seule sur Broadway et à Times Square j'ai été une heure au *Laffmovie* ; j'ai été retrouver les Gérassi pour dîner chez eux. J'ai vu les tableaux de Fernand qui a fait de vraiment bonnes choses cette dernière année — et j'ai longuement discuté ma conférence avec Tito qui avait rédigé une note écrite de 3 pages sur la question. Il avait amené dix élèves du lycée la veille et il était fier et intéressé comme tout. Il est très sympathique mais il méprise atrocement son père qui en est ulcéré : il le méprise de laisser travailler Stépha et de ne rien faire.

Après dîner on a été rôder dans le Village. On est descendu au « Village Barn » qui est amusant un moment parce que c'est un endroit plein de provinciaux, fait exprès pour eux, puis j'ai vu un charmant café où paraît-il on a essayé de ressusciter le « Dôme », puis à minuit nous sommes retrouvés à *Café Society*. Cette fois c'était plein, et il y avait un nègre, qui s'appelle White comme il se doit, qui a chanté des chansons bouleversantes composées par lui-même sur le problème des races ; ça c'était de la chanson engagée et aussi émouvante que n'importe quel blues. Il a dû sentir la sympathie car il est venu nous parler ; il faut dire que j'aime bien Stépha pour ça, quand on sort avec elle il y a toujours un contact avec les gens. Il est ami de Wright, et communiste, il part pour chanter à Paris et en Russie. S'il chante à Paris, tâchez de l'entendre.

Le lendemain j'ai encore fait des trucs utiles tout le matin, vu Mme Perrier et déjeuné avec elle, et à 3 h. je me suis embarquée à Central Station pour New London. Le trajet était très joli à cause de tous les lacs glacés, je me croyais au Canada. Je suis arrivée à la nuit. De vieilles dames m'ont emmenée en auto dans un somptueux hôtel au bord de la baie ; il y avait une vieille amie de Soupault très gentille. Au village j'ai fait la conférence, puis petite réception où j'ai parlé anglais de mon mieux. Puis train pour Washington. C'était la première fois que je prenais une couchette et ça m'a bien amusée, ces grands doritoirs que j'ai vus si souvent au cinéma. J'ai bien dormi. Je suis arrivée vendredi à 8 h. à W. où

on m'avait gardé une chambre dans un bel hôtel Waldman, « Park Hotel », en haut de la ville. Magnifique chambre avec T.S.F. automatique : deux heures de musique pour 25 cents ; j'ai écouté du jazz en faisant ma toilette, pris un petit déjeuner et un taxi pour aller au Musée. J'ai été d'abord au Musée parce que vous m'aviez donné peur de cette ville. Le Musée est formidable, j'y ai passé deux heures et demie et j'en suis sortie titubante en me jurant d'y revenir le lendemain matin. J'ai été au Capitole qui m'a fait rire, et j'ai mangé des spaghetti dans un petit restaurant italien du côté de Pennsylvania avenue. Ce cœur de la ville est assez moche et je comprends que Washington semble « hopeless » si on n'est pas de très bonne humeur. Mais moi j'étais de bonne humeur, il y avait un ciel et une chaleur du Sud au-dessus du Potomac gelé, c'était très beau. J'ai fait une grande promenade tout le long du Potomac, ça dure pendant des kilomètres et j'ai trouvé ça magnifique. J'ai repassé à l'hôtel, fait toilette ; conférence devant les vieilles dames de l'Alliance Française. L'organisatrice dont je n'avais pas encore aperçu le bout du nez ce dont je lui sais gré m'a emmenée dîner à son club, en face de la Maison-Blanche. Puis elle m'a baladée en taxi pour que je voie W. de nuit. Après ça il était seulement 9 h. ; comme je ne savais trop que faire j'ai téléphoné à A. Leger¹ que j'irais le voir. Il habite à Georgetown, pas loin de mon hôtel. C'est un drôle d'homme. Ingrat de visage et de manières, intéressant à écouter soit sur la littérature, soit sur l'Amérique. Il a été légèrement bizarre. Brusquement pendant qu'on parlait de je ne sais qui — mais d'un ton guindé, car c'est un type du genre cérémonieux, c'est ça qui faisait insolite — il m'a dit : « Qu'est-ce qui vous a rendue si humaine ? La vie vous a blessée ? ». Plus tard, quand je me suis levée pour partir, il s'est approché de moi et a porté les mains à mon front en disant : « C'est un front si français ! » et il l'a modelé du pouce. Comme on ne peut supposer qu'il ait eu de mauvaises intentions, je suis restée interdite. Le lendemain matin, comme je ne sais trop que faire dans cette ville, deux vieilles dames m'ont téléphoné pour me proposer de m'emmener en auto. J'ai accepté avec joie et à 10 h. elles étaient là. Elles m'ont emmenée à Georgetown qui est un très joli endroit, rien que de vieilles maisons de style hollandais, et à Forchhall qui est tout un petit village anglais, et dans l'immense parc et au cimetière d'Arling-

1. Marie-René Alexis Saint-Leger Leger, Saint-John Perse, 1887-1975.

ton. Ça fait que j'ai trouvé beaucoup de charme à W. parce que tous les environs, le site, les bois, le fleuve, c'est très beau. Je suis retournée une heure au Musée voir les tableaux que j'ai le mieux aimés. Et à 2 h. j'ai pris le train pour Lynchburg, Virginia. Un charmant trajet en pullman, avec dining-car, un bon livre sur le jazz par ce blanc qui a vécu chez les noirs, je vais écrire à Merleau-Ponty d'en prendre un chapitre pour la revue, Duhamel le traduit. Le paysage est devenu très beau avec de la terre rouge, des montagnes. À 6 h. c'était Lynchburg, une auto avec de vieilles dames : vous vous rappelez la vieille américaine du « Flore » qui était devenue rouge de confusion en vous voyant, c'était elle, toujours rougissante et charmante. Il y avait des fleurs dans ma chambre et un plateau avec le dîner. J'ai mangé, je me suis habillée, j'ai fait ma conférence. Puis réception, conversations, mais dans une atmosphère assez plaisante. On m'a dit que j'étais le plus grand succès du Collège avec Philippe Soupault. Elles adorent toutes Soupault, ces vieilles femmes. J'ai décidé de passer la journée là et de prendre le train de nuit. J'ai bien fait car j'ai eu une journée charmante. J'ai travaillé tout le matin à un article pour *France-Amérique* que je n'avais pas commencé et qui était promis pour aujourd'hui. Puis j'ai déjeuné dans le hall avec ces filles qui sont d'une beauté à faire tourner les têtes, et si drôles avec leurs robes de soie et leur épais maquillage de dame à 1 h. de l'après-midi. Elles m'ont montré la bibliothèque où je n'ai pas vu moins de deux portraits de vous. Puis on est monté à une tour d'où on avait une grande vue sur le pays. À 2 h. 1/2 un vieux monsieur est venu me chercher en auto et m'a fait faire trois heures de promenade très belle dans Lynchburg, dans les montagnes, à travers les champs de tabac et les terres rouges. C'est un très beau pays. J'ai pris le thé dans un cottage avec la famille. Puis de 7 h. à 9 h. j'ai fini mon article dans ma chambre où on m'a gentiment apporté un plateau pour dîner. On m'a menée au train où j'ai dormi comme une souche de 10 h. à 7 h. du matin. C'est beau le retour sur N.Y. quand on voit l'*Empire Building* au loin comme la tour Eiffel à Paris. Je suis venue au « Lincoln Hotel » vous écrire. Il est presque 9 h. et je vais dicter mon article à *France-Amérique*. Ce soir je quitte N.Y. pour de bon. Mais maintenant je suis avide de voyager, je n'ai pas de regret.

Mon amour, mon cher amour — voilà une lettre de vous, il ne me manque plus rien pour être tout à fait heureuse. Il y avait le chèque qui tombe à pic. Je vais quand même emprunter 300 D. à

Lévi-Strauss afin d'être riche en Californie. Je retrouverai en effet des fortunes ici de *Vogue*, *France-Amérique*, *Town and Country*, des conférences et peut-être encore le *Reader's Digest*. J'ai passé le matin à m'occuper de ces articles, maintenant je vais déjeuner chez Gérassi. J'aurai encore quelques démarches à faire, puis promenade ou cinéma et je pars cette nuit sur Rochester.

Il est vrai qu'à Washington par deux fois j'ai senti une secousse électrique en touchant le bouton de l'ascenseur, et dans le même hôtel ma clé a fait des étincelles en entrant dans la serrure. Ce qui n'est pas vrai c'est qu'il soit difficile de trouver des « Ladies » à New York, il y en a de somptueux dans toutes les cafétérias. Ça me fait drôle de partir. Il me semble que je vous quitte un peu. Je serai jusqu'au 10 mars chez Mrs. Moffat — 411 South Barrington Avenue — Westwood 24 Los Angeles. Après, Moffat fera suivre. Ecrivez là. Moi j'écris toujours rue Bonaparte. Dites à la mère de faire suivre ou mieux télégraphiez une adresse chez Sorokine.

Au revoir mon amour. Je suis la plus heureuse des reines parce qu'à la fois je voyage et je ne suis pas séparée de vous. Racontez bien tout à Bost. Ah! faites circuler qu'il n'y a jamais eu en Amérique de livre appelé *J'irai cracher sur vos tombes*, ni d'auteur nommé Sullivan. C'est Vian qui a tout fait tout seul¹. Macht a-t-elle envoyé le bel article du *New-Yorker*, cette garce?

Mon amour je vous embrasse avec toute la joie du cœur. Ecrivez bien. C'est un si grand bonheur, vos lettres. Je suis avec vous tout le temps.

Votre charmant Castor

271

Dimanche 23/2/47

Mon cher amour

Me voilà dans ce grand train qui va en Californie. Il y a un long arrêt à Kansas City et je peux commencer à écrire. Je suis

1. Alors qu'il avait prétendu avoir traduit seulement, voulant profiter de la vogue du roman américain, considérable à l'époque.